OEUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME X.

DE L'IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,
SUCCESSEUR DE CELLOT,
rue du Colombier, n. 30.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

CONFÉRENCES ET DISCOURS SYNODAUX

SUR LES PRINCIPAUX DEVOIRS DES ECCLÉSIASTIQUES.

TOME PREMIER.

PARIS,

MEQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,

RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.

M. DCCC. XXIV.

AVERTISSEMENT.[1]

MASSILLON instruit les rois et les peuples dans les neuf premiers volumes que nous avons déjà donnés au public. En voici deux autres uniquement destinés à l'instruction du clergé. Le premier contient les Conférences qu'il fit autrefois, en qualité de directeur, dans le séminaire de S. Magloire, et celles qu'il faisoit de temps en temps à ses curés, dans son séminaire de Clermont, pendant son épiscopat. Le second contient ses Mandements, diverses Instructions, et un Recueil des Discours qu'il prononçoit toutes les années dans le synode de son diocèse.

Le but de tous ces discours est d'apprendre aux ministres du sanctuaire à honorer leur ministère par une vie qui réponde à l'excellence et à la sainteté d'un état redoutable aux anges mêmes; mais

[1] Cet avertissement, ainsi que ceux qui se trouvent à la tête des diverses parties de cette collection, sont ceux de l'édition originale.

ce n'est point ici un déclamateur frivole qui, ne sachant point se contenir dans les bornes précises de la vérité, croit se faire admirer en poussant les devoirs à l'excès, tandis qu'il rebute son auditeur et le dégoûte en hasardant des maximes qui ne sont autorisées ni par l'Évangile ni par l'exemple des saints les plus rigides. Hélas! il n'est pas nécessaire d'outrer les vérités pour effrayer la plupart des ministres, et leur faire craindre que la voie dans laquelle ils marchent ne soit une voie d'erreur et d'illusion. Massillon expose simplement sur chaque sujet les règles, telles que nous les trouvons dans l'Écriture, dans les conciles, dans les saints docteurs de l'Église; telles qu'elles ont été pratiquées par tous les ministres fidèles que la miséricorde de Dieu ne manque jamais de susciter à son Église dans tous les temps pour y perpétuer la sainteté aussi-bien que la vérité. Il ne porte pas le devoir au delà de ses justes bornes, mais il ne lui ôte rien de toute l'étendue qu'il doit avoir. Il appuie ces règles saintes de raisons solides, puisées dans la même source que les règles elles-mêmes; aussi ne souffrent-elles point de réplique. Il va au-devant

de tous les prétextes les plus spécieux que la corruption et l'ignorance leur opposent, pour les proscrire tout-à-fait de l'Église de Dieu, s'il étoit possible. Il démontre qu'en vain l'on voudroit autoriser les abus par la durée de leur règne ; que les abus restent toujours ce qu'ils sont, c'est-à-dire des coutumes vicieuses dont il faut s'éloigner, puisqu'elles ne sauroient jamais prescrire contre la vérité immuable des règles auxquelles il faut enfin revenir, si l'on ne veut se tromper misérablement soi-même.

Comme les devoirs des ecclésiastiques ne sont pas les mêmes que ceux des personnes engagées dans le siècle, cette partie des Ouvrages de Massillon, dans laquelle il se borne à l'instruction du clergé, pourra ne paroître pas aussi intéressante pour le public que les volumes qui ont déjà vu le jour, dans lesquels il instruit en général tous les fidèles. Cependant l'on ose dire dans un sens très-véritable, que cette partie est peut-être celle dont le public doit tirer le plus d'avantages. En effet, quel bonheur pour le monde, si le nombre des ministres fidèles et zélés se multiplioit dans l'É-

glise de Jésus-Christ! Les ministres sont *le sel de la terre* destiné à préserver les âmes de la corruption du monde.[1] Comment en seroient-elles préservées, si les ministres ne sont eux-mêmes qu'un sel affadi, *qui n'est plus bon qu'à être jeté dehors et à être foulé aux pieds par les hommes?* La paille est si abondante dans l'aire du Seigneur, qu'elle fait presque disparoître entièrement le bon grain : des désordres de toute espèce défigurent l'Église, au point que l'on seroit presque tenté de douter s'il reste encore de la foi sur la terre. Le fidèle ne doit pas moins gémir de ces maux que le ministre lui-même. Eh! pourroit-il y être indifférent, sans se rendre coupable aux yeux de Dieu? Si le ministre doit craindre que l'irréligion et les désordres qui règnent dans le monde ne soient des effets de sa lâcheté, le fidèle ne doit-il pas trembler à son tour, lorsqu'il considère combien ses prévarications continuelles peuvent contribuer à ces désordres qui causent les gémissements de l'Église? Les uns et les autres doivent donc se réunir pour demander à Dieu un remède à de si grands maux. Or quel re-

[1] Matth. 5. 13.

mède seroit plus efficace, que le renouvellement de l'esprit du sacerdoce dans ceux qui exercent les fonctions de cet auguste ministère?

Un ouvrage qui peut contribuer à ressusciter cet esprit est donc intéressant pour le peuple lui-même, et il ne peut que lui être utile de le méditer. Il connoîtra quels sont les ouvriers que Jésus-Christ l'avertit de demander *au Maître de la moisson.* Il saura quels sont les fruits auxquels il peut reconnoître les vrais prophètes, seuls dignes de sa confiance. Enfin, saisi d'une salutaire frayeur à la vue des obligations terribles que contractent les prêtres, il apprendra que ce n'est ni la chair ni le sang qui doivent donner des ministres au Seigneur; que rien n'est si déplorable que l'aveuglement des pères et des mères qui, faisant entrer leurs enfants dans le sanctuaire sans une vocation marquée, deviennent ainsi les meurtriers et de l'âme de leurs enfants, et de l'âme d'une infinité de fidèles que ces mauvais ministres laissent périr.

Le genre d'éloquence qui règne dans ces Discours est d'un goût différent de celui des Sermons. La force et la véhémence conviennent à la chaire;

le ton de la conférence en général, surtout des conférences ecclésiastiques, doit être plus doux et plus uni. C'est ce qu'observe Massillon : il parle aux ecclésiastiques comme à gens instruits qui savent les règles auxquelles il se contente de les rappeler, et de se rappeler lui-même : il ne leur fait point de ces reproches vifs et piquants que l'on fait quelquefois au pécheur dans la chaire de vérité, pour le tirer de son engourdissement ; mais il leur représente, d'une manière sensible et pathétique, les suites tristes et funestes qu'entraîne après soi non-seulement le désordre, mais la tiédeur même ou l'ignorance du clergé; ils ne sauroient se perdre tout seuls ; leur perte entraîne infailliblement celle d'une infinité d'âmes pour la rançon desquelles le Fils de Dieu a versé jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Les Conférences que j'appellerai épiscopales, parce qu'elles ont été faites pendant l'épiscopat de l'auteur, seront éternellement le modèle du ton que doit prendre un évêque lorsqu'il parle à ses curés. Il diversifie sa voix en mille manières différentes ; mais c'est toujours la voix d'un père, ou

plutôt d'un collègue qui parle à ses collègues et à ses coopérateurs dans le saint ministère; il s'abaisse jusqu'aux détails les plus simples, qu'il sait ennoblir et rendre intéressants par le tour qu'il leur donne, et par les expressions dont il a soin de les revêtir. Il seroit difficile de trouver quelque chose de plus tendre, de plus touchant, en un mot de plus épiscopal, que ces Discours.

Qu'il nous soit donc permis d'exhorter les ecclésiastiques de lire avec une extrême attention cette partie des ouvrages de Massillon qui les regarde directement : ils y apprendront ce que c'est qu'un ministre de la nouvelle alliance, un homme qui entre dans le sacerdoce de Jésus-Christ pour ne faire avec lui qu'un seul et même prêtre du Dieu Très-Haut. Puisse cette lecture, en leur faisant connoître les règles et les obligations de la milice sainte à laquelle ils se sont consacrés, leur inspirer un désir efficace de les pratiquer!

Quelques personnes nous ayant témoigné désirer qu'on fît un recueil des Mandements de Massillon, nous en avons rassemblé la plus grande partie, que nous plaçons au commencement du

volume des Discours synodaux. Nous ne pouvons souhaiter un garant plus sûr du plaisir que l'on aura de les trouver ici réunis, que l'empressement avec lequel on en faisoit venir des copies, soit à Paris, soit dans les provinces, dès qu'ils avoient été publiés dans sa ville épiscopale.

DISCOURS

SUR L'EXCELLENCE

DU SACERDOCE.

Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel.

Il a été établi pour servir à la perte et au salut de plusieurs. Luc. 2. 34.

Pourquoi croyez-vous, mes Frères, que le juste Siméon mêle aujourd'hui une prophétie si triste aux mystères augustes qui s'accomplissent dans le temple? Le Fils unique du Père vient d'y entrer pour la première fois; il prend possession de son nouveau sacerdoce; il en exerce les premières fonctions publiques en s'offrant lui-même à son Père; il substitue au sang des boucs et des taureaux l'oblation de son corps, c'est-à-dire cette victime si long-temps attendue, seule capable d'apaiser la colère de Dieu et de le réconcilier avec les hommes. Pontife des biens véritables, il se pro-

pose déjà d'entrer avec son propre sang dans le sanctuaire éternel, et d'en ouvrir après lui l'entrée à ses frères; en un mot, il rend la gloire de ce nouveau temple bien plus éclatante que ne l'avoit été la gloire du premier; et parmi des circonstances si heureuses pour tout l'univers, après lesquelles ce saint vieillard quitte la vie sans regret, il se tourne vers Marie, et lui annonce que ce nouveau pontife, qui doit être la lumière des nations et la gloire d'Israël, est pourtant établi pour servir à la perte comme au salut de plusieurs. Laissons là les autres raisons de ce mystère, et bornons-nous à une vérité qui nous regarde.

Il me paroît que Jésus-Christ, prenant aujourd'hui une possession publique de son sacerdoce dans le temple, est la figure précise de chaque prêtre, lorsqu'il vient de recevoir l'onction sainte, et que, pour la première fois, il paroît dans le temple revêtu de cette dignité redoutable. Or, je dis que c'est dans cette circonstance si solennelle qu'on doit dire de lui : *Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel :* Celui-ci vient d'être établi ministre pour être l'instrument de la perte ou du salut de plusieurs. C'est sur cette terrible alternative que roule la destinée d'un prêtre; et il est vrai à la lettre d'un chacun de vous, que vous allez être établis, *ou que vous l'êtes déjà,* pour édifier ou pour détruire, pour arracher les scan-

dales du champ de Jésus-Christ ou pour en mettre un nouveau, pour sauver ou pour perdre; en un mot, pour être une odeur de vie ou de mort parmi les fidèles. Voilà sur quoi je me propose de vous entretenir.

PREMIÈRE RÉFLEXION.

Quelle idée avons-nous, mes Frères, du ministère terrible auquel nous aspirons, et qu'offre à la plupart le choix de l'état saint pour lequel ils se sont déclarés? Les uns, exclus par les circonstances de leur naissance des bénédictions temporelles et des prérogatives du premier-né, tristes peut-être, comme Ésaü, de n'y pouvoir plus rien prétendre, se consolent sur ce que le père de famille a des bénédictions de plus d'une sorte, et regardent le plus saint et le plus sublime de tous les états comme le moindre partage, comme un pis-aller inévitable, comme une bienséance que le monde lui-même leur impose, et un égard qu'ils doivent à leur nom, aux intérêts de leur maison, qu'ils se doivent à eux-mêmes.

Les autres, destinés dès leur tendre enfance à des espérances d'élévation, accoutumés par les discours domestiques à ne se figurer le fardeau redoutable du sacerdoce que sous les idées flatteuses de poste et de dignité, y courent comme à des biens

et des honneurs assurés. Semblables à ce profane Héliodore, ils n'entrent dans le temple que parce qu'ils ont ouï dire qu'ils y trouveroient des trésors immenses, quoiqu'ils ne doivent y trouver que des dépôts sacrés destinés non à nourrir leur faste et leur mollesse, mais à la nourriture des orphelins et des veuves.

Quelques-uns, déterminés par les suites d'un tempérament doux et paisible, seulement pour s'épargner les fatigues et les périls de l'ambition, les agitations et les soucis de la fortune, se jettent dans l'héritage de Jésus-Christ comme dans un port tranquille où ils ne se promettent que les douceurs d'un calme oiseux, des mœurs douces et libres de tout embarras, et un état où l'on ne vit que pour soi-même.

Il s'en trouve même qui, nés avec plus de vivacité et avec des désirs d'ambition et de gloire, s'y proposent des fonctions éclatantes, des ministères publics, et se promettent déjà de leurs talents, non le salut, mais l'admiration et les applaudissements des peuples.

Enfin, il en est qui, détrompés des plaisirs et rebutés des injustices du monde qui les néglige, lassés même des passions par le vide seul et l'amertume qui les suit, dépouillent l'ignominie de l'habit séculier, entrent dans la cléricature simplement comme dans une voie plus sûre de salut, et où la